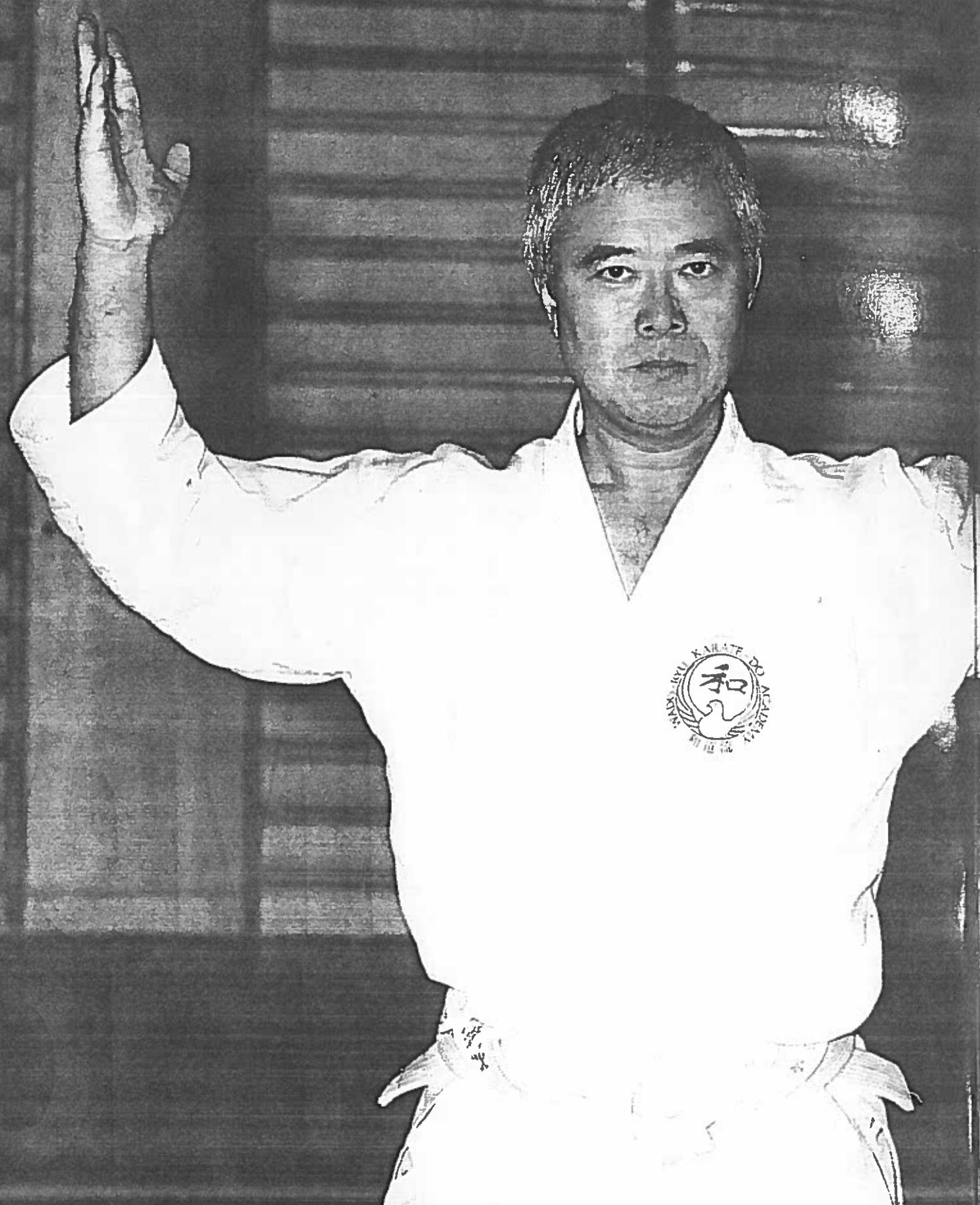


WADO-RYU





Responsable technique européen de la Wado Ryu Karate Do Academy, Maître Shiomitsu possède une personnalité étonnante. 8^e dan Hanshi, il préfère porter la ceinture blanche. Il exprime ainsi sa reconnaissance dans le Karaté grâce à la méditation.

L'HOMME DE FER

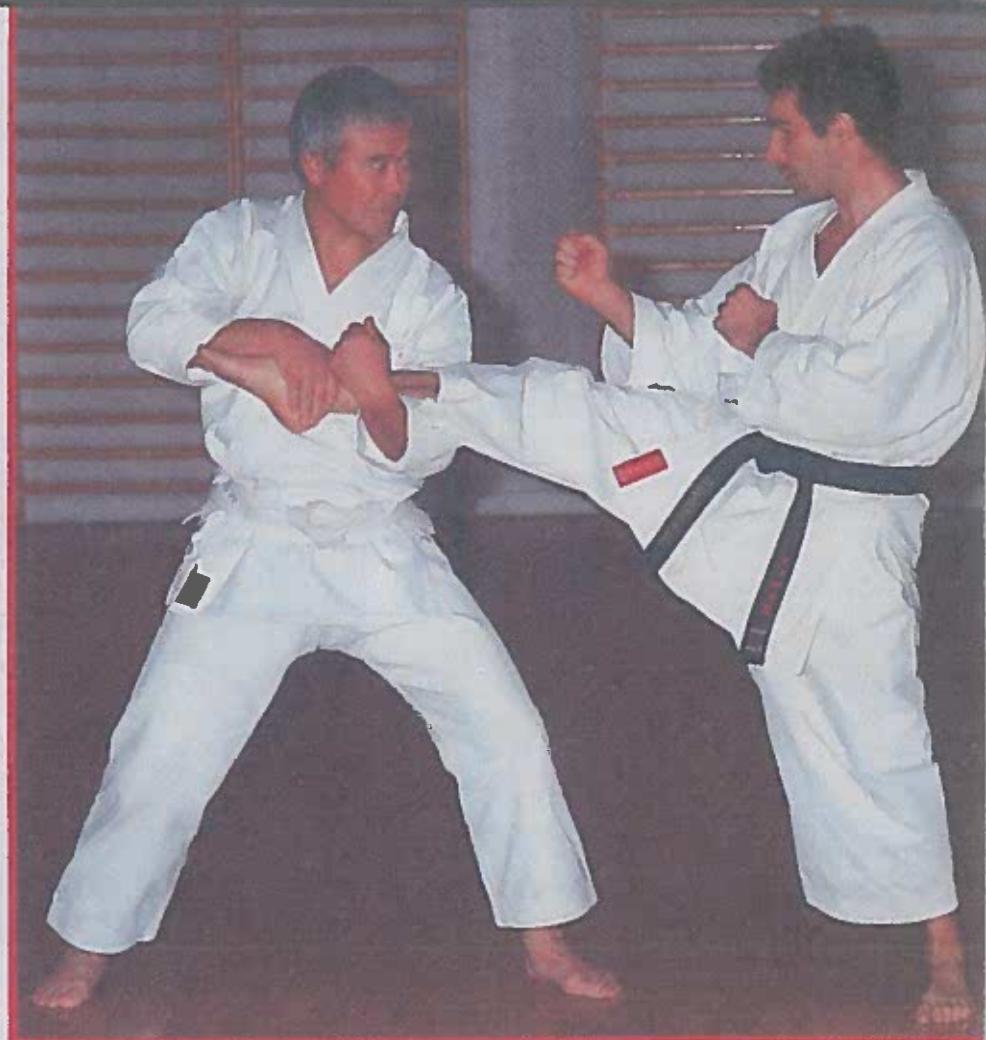
I existe des maîtres qui se reconnaissent au premier coup d'œil. Même si une ceinture blanche entoure leur karatégi, le doute n'est pas permis. C'est le cas de Shiomitsu Sensei, le responsable technique européen de la Wado-ryu Karaté-do Academy. 8^e dan Hanshi, voyageur infatigable et curieux, à la réputation de fer, Masafumi Shiomitsu est avant tout un homme humble et extrêmement sympathique. Voici quatre ans, alors qu'il déclétait de commencer la pratique de la méditation, le grand maître observa une incroyable transformation de son être profond. Lui, le dur dont on craignait les colères, lui que ses élèves de Madagascar - où il vécut plusieurs années - avaient surnommé « l'animal sauvage », celui-là-même se transformait en un être souriant, un homme nouveau. Pour symboliser cette seconde naissance, Shiomitsu Sensei abandonna sa ceinture noire pour retrouver la virginité du blanc. Un nouveau départ vers lui-même, les autres et le Karaté. Lors d'un stage à Troyes organisé par Fabrice Vinot, le maître, qui dirige la direction technique du Wado-ryu en Europe sous la présidence de Sensei Hironori Ohtsuka 10^e dan, s'est livré sur son passé, le présent et l'avenir de sa pratique. Une histoire passionnante qui illustre à merveille l'étonnante personnalité de cet exceptionnel karatéka de 52 ans.

Karaté-Bushido : Maître, quel a été votre point de départ dans le Karaté ?

Masafumi Shiomitsu : J'ai débuté le Karaté à l'âge de 15 ans dans le sud du Japon par le style Shorin-ryu. J'ai donc commencé tard la pratique du Karaté. Plus tard je suis allé à l'université à Tokyo, et je me suis entraîné avec Maître Mano qui était secrétaire général de la JKF (Japan Karate Federation) et aussi Maître Tanabe. Notre grand maître était Maître Ohtsuka, qui nous rendait visite à notre université toutes les semaines. Nous pratiquions six jours par semaine. C'était dans les années 58-59 et l'entraînement était très dur. Je restais plusieurs années à l'université et c'est à cette époque que commencèrent les championnats nationaux du Japon (All Japan Championship) avec tous les styles différents qui existaient.

K.B. : La pratique était-elle essentiellement axée sur le combat ?

M.S. : Nous pratiquions surtout le combat. Nous nous entraînions peu au kata. A l'université c'est toujours comme ça, l'entraînement est très porté sur le combat. La première fois que je concourais au championnat du Japon j'étais dans ma seconde année d'université et j'avais la ceinture



marron. Malheureusement je fus disqualifié pour manque de contrôle. Et c'est ce qui m'arriva très souvent par la suite. Par contre, en équipes, je remportai plusieurs victoires en championnat.

K.B. : Il y avait beaucoup de styles très différents à cette époque. Qu'en pensez-vous alors ?

M.S. : Oui, il y en avait beaucoup, mais c'était très amusant car les styles étaient si démarqués qu'on pouvait, au moment même où on pénétrait sur le tatami, deviner le style de son adversaire. Cela me permettait d'adapter très vite ma stratégie au combattant que je rencontrais. Ce n'est pas comme de nos jours où tous les styles sont mixés ensemble et que les compétiteurs ont souvent un comportement identique. J'ai formé des champions comme l'Anglais Jeff Thompson qui a été champion du monde, et c'est particulièrement évident dans l'équipe britannique où tous les combattants sont très semblables dans leur style. A l'université il y avait aussi des rencontres inter-styles. C'était la compétition la plus dure. Il y avait toujours une bassine d'eau près du tatami pour réveiller un combattant KO ou pour nettoyer le sang sur le tatami. Il est clair qu'il n'y avait pas beaucoup de contrôle...

K.B. : Avez-vous souvent participé à de telles rencontres ?

M.S. : Il y en avait tous les trimestres. Je me souviens avoir eu très peur lors de ma

première participation. Après mes premiers combats j'allais voir un étudiant d'une autre université et je lui demandais quel avait été son sentiment. Il me dit : « j'étais terrorisé ! »

K.B. : A cette époque, l'enseignement du wado-ryu présentait-il des particularités qui n'existent plus ?

M.S. : Les bases de l'enseignement sont les mêmes aujourd'hui qu'à mon époque. La différence essentielle est dans l'approche du combat. A l'université on faisait encore et toujours du combat. Et il fallait que nous bâtiissions notre expérience sur ces combats. Mais les entraîneurs ne nous disaient pas comment, il fallait aller au combat, et c'est tout. C'est la grosse différence avec l'enseignement d'aujourd'hui.

K.B. : Lors de votre stage, vous avez présenté plusieurs techniques qui rappellent beaucoup les bases du Karaté que l'on retrouve d'ailleurs dans le Ju Jitsu. Allez-vous toujours si profondément dans les racines du Karaté lorsque vous enseignez ?

M.S. : Oui. Des années après avoir quitté l'université et surtout lorsque j'arrivais en Europe en 1965, je me suis demandé : « pourquoi dois-je toujours enseigner le combat, encore le combat et toujours le combat ? ». Puis, je m'interrogeais sur les fondements de la pratique. Au Japon, beaucoup de gens pratiquent les arts mar-

tiaux toute leur vie. Pourquoi font-ils ça ? Pour le combat ? Certainement pas. Les arts martiaux japonais proviennent essentiellement du Iai do et du Ju Jitsu et c'est par là que je devais me diriger. Alors je me suis mis à lire énormément de livres et je me suis intéressé de près à la méditation également.

K.B. : Quel apport cette méditation vous a-t-elle donné ?

M.S. : Depuis quatre ans que je pratique tous les jours la méditation pendant une demi-heure et je me sens très différent. Je me sens mieux, plus détendu. Un de ceux qui fut parmi mes premiers élèves de Grande-Bretagne, l'entraîneur de l'équipe nationale Ticky Donovan, m'a dit : « Sensei, vous avez changé. Que s'est-il passé ? » J'ai répondu que c'était grâce à la méditation et cela étonne beaucoup les gens qui me connaissaient bien. Aujourd'hui je souris beaucoup plus facilement et c'est bien comme cela.

K.B. : Avant votre arrivée en Grande-Bretagne, vous aviez tenté d'enseigner dans d'autres pays européens ?

M.S. : En 1969, je suis allé en Espagne pour enseigner mais je fus renvoyé de ce pays pour avoir mis KO un taekwondoka dont le père était ministre dans le gouver-

nement de l'époque. Mon dojo fut fermé et je me dirigeais alors vers la France. Je vécus deux ans à Paris dans les années 70 et puis j'embarquais pour l'île de Madagascar. Je dois dire que sur mes deux années passées en France je n'ai pas retenu beaucoup de français car je vivais dans un appartement avec d'autres Japonais et que je n'avais pas d'effort à fournir question langage. Lorsque j'enseignais le Karaté à Paris je disais juste : « comme ça ou pas comme ça ! ». Je suis parti car je ne pouvais pas apprendre le français dans ces conditions, vivant trop avec les Japonais. Je suis resté ensuite quatre ans à Tananarive car la Fédération Française cherchait un instructeur japonais pour Madagascar. J'ai vécu de très graves instants là-bas car vers la fin de mon séjour, c'était la révolution et parfois j'ai cru que j'allais mourir tant le danger était grand dans les rues, surtout la nuit. Heureusement, ma réputation m'a permis de m'en sortir car à Madagascar on m'appelait « hard man » et mes élèves me nommaient eux « l'animal sauvage ». C'est vrai que je ne souriais jamais à cette époque. La méditation m'a beaucoup transformé. Après mon départ de Madagascar, départ forcé car cette île paradi-

sique se transformait en enfer, je retournais un peu au Japon pour ensuite regagner l'Angleterre où depuis je vis.

K.B. : Vous voyagez sans cesse dans une multitude de pays. Réussissez-vous à avoir une vie familiale ?

M.S. : Je me suis marié deux fois. Ma première femme n'a pas accepté mon style de vie. Ma seconde femme était au courant avant notre mariage. Mais c'est vrai que je suis dix mois hors de chez moi sur les douze qui forment l'année. Mon dernier fils de quatre ans me demandait récemment : « Où habites-tu papa ? ». Lorsque je lui répondais : « mais ici, bien sûr » il me dit alors : « mais non, tu n'es jamais là ! » C'est parfois difficile mais c'est ma responsabilité en tant que chargé de la technique dans notre académie de Karaté Wado-ryu. »

Reportage : Jean-Paul Malliet

Pour tout renseignement concernant la pratique du Karaté-Do Wado-ryu sous la direction de Fabrice Vinot, professeur D.E 3^e dan : 25 74 07 03. Dojo du Troyes-Omni-Sports : 19 rue de la Tour Boileau à Troyes.

